



Journal de la Société des Océanistes

116 | Année 2003-1
Varia

Roger Boulay, *Kannibals et Vahinés. Imagerie des Mers du Sud*

2000, Préface de Pascal Dibie, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, coll.
« Carnets de Voyage », 132 p.

Isabelle Leblic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1223>

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 116-117

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Isabelle Leblic, « Roger Boulay, *Kannibals et Vahinés. Imagerie des Mers du Sud* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 116 | Année 2003-1, mis en ligne le 26 mai 2008, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1223>

ques » !) dus à la chute de voyelles non accentuées, les plus curieux étant ceux comportant une occlusive orale suivie d'une nasale (*tnei* 'ceci', 'ici'; *kmarou* pronom 1^{re} personne plurielle exclusive; *pnepena* 'préparer'), évoquant les consonnes postnasalisées du nemi (langue kanak du nord de la Nouvelle-Calédonie).

La plupart des entrées comporte un nombre parfois impressionnant de variantes (*matua*, *mathua*, *metua*, *methua* 'vieux, mûr', PPN *matuqa), en particulier les formes des pronoms personnels (*khoulua*, *khohua*, *kolua*, *koulua*, *holua* pour le pronom indépendant 2^{ème} personne duelle). D'autre part, l'entrée est fréquemment suivie de formes partiellement ou totalement redoublées, données comme équivalentes à la forme simple. Il semble en effet que le pileni ait perdu en partie les différences sémantiques ou syntaxiques induites par la reduplication.

Les variantes concernent essentiellement des alternances consonantiques : t ~ r à l'intervocalique, mais parfois aussi à l'initiale (*taine* ~ *raïne* 'fille'); une prononciation optionnellement prénasalisée [mb] du phonème /b/; l'alternance f ~ h, bien connue des linguistes polynésianistes, et toujours aussi difficile à cerner; le raccourcissement de certains mots trisyllabiques par chute de la première syllabe (*nava* pour *manava* 'ventre').

Du point de vue sémantique, on constate des glissements de sens intéressants, comme pour 'le soleil' qui se dit en pileni *vela*, mais signifie aussi 'chaud' comme en proto-polynésien (PPN *wela); la forme ancienne (PPN *laqaa 'soleil') n'apparaît plus que dans des formes composées comme *halalatea* « après-midi ». Autres exemples : *lagi* (PPN *lagi 'ciel') signifie 'jour' en pileni; *logo* 'entendre', 'nouvelles' signifie en outre 'chant, chanter'; *igoa* 'nom' (PPN *higoa) signifie aussi 'oncle maternel'. Tout comme en fagaueva (*outlier* d'Ouvéa), certains termes se sont dédoublés, chaque forme se spécialisant alors sémantiquement; ainsi PPN *tasi 'un' est reflété en pileni à la fois par *tahi* 'un' (numéral), *tai* ~ *rai* 'quelqu'un, individu' et par *thai* ~ *tai* ~ *hai* 'un', 'autre' (article singulier non spécifique). En fagaueva, PPN *tasi est reflété par *tahi* 'un' (numéral) et par *dai* 'un', 'autre'.

Les emprunts à l'anglais, introduits vraisemblablement en grande partie via le pidgin des îles Salomon, sont intégrés sans grand changement, le pileni acceptant les groupes de consonnes : *kastom* 'culture, tradition', *standi* 'étudier' (angl. study), *barava* 'bien, bon' (pidgin), *mbuka* 'livre' (angl. book).

Les emprunts à la langue non austronésienne ayiwo sont plus inattendus : *poi* 'cochon', *lepū* (ayiwo *lapu*) 'rat', *bohile* 'baleine' et on peut se demander d'où provient le mot pour 'cigarette', *navae*.

On peut regretter la brièveté de la présentation grammaticale, esquissée en deux pages (mais voir Naess 2000), en partie compensée par les nombreux exemples d'emploi donnés sous chaque entrée du lexique. Le problème récurrent de l'opposition verbo-nominale dans les langues polynésiennes n'a pas, à mon avis, été résolu par le dédoublement des entrées de même forme, l'une en emploi 'nominal', l'autre en emploi 'verbal'. Ainsi, on trouve *flemoe*¹ (n) 'envie de

dormir' suivi de *flemoe*² (vi) 'avoir envie de dormir', ou bien *kahu*¹ (n) 'vêtement' suivi de *kahu*² (vi) 'se vêtir', ou encore *tagata*¹ 'homme' et *tagata*² 'être un homme', dédoublements qui pourraient sans doute être faits pour la quasi-totalité des termes lexicaux. Ces entrées indicées devraient être réservées aux homophones de sens non prévisible, comme *gatae*¹ 'année', *gatae*² 'variété d'érythrine' et *gatae*³ 'vent d'est'.

Malgré d'importantes innovations, le pileni apparaît conservateur dans certains domaines, comme par exemple celui de la possession, où se maintient l'opposition entre possession proche (formes en *o*) et possession éloignée (formes en *a*). On peut noter par exemple que la possession des boissons se fait encore en 'o' (*vai ona* 'son eau à boire') tandis que la possession des nourritures est en 'a' (*kaikai ana* 'sa nourriture'), comme en futunien ou en wallisien. Les anciens suffixes possessifs résistent aussi après certains termes de parenté (*avaga-ku* 'mon épouse', *mha-ku* 'mon père') comme c'est le cas en fagaueva, et apparemment même dans des noms d'emprunt (*buka-na* 'son livre').

Enfin, la lecture de cet ouvrage, passionnant à bien des égards, m'a permis de corriger une grossière erreur d'interprétation : le mot *kamu* signifie en pileni 'noix de bétel' et 'mâcher du bétel'. C'est vraisemblablement ce terme qui a été utilisé en futunien pour désigner le 'chewing-gum' (*gau kamu* 'mâcher du chewing-gum'), alors que j'y avais vu l'influence de l'anglais 'gum' ! D'où l'intérêt de la linguistique comparée et de pouvoir disposer d'un ouvrage d'excellente qualité, associant lexique et textes bilingues, véritable mine d'information pour le linguiste.

RÉFÉRENCES CITÉES

- CLARK ROSS, 1994, The Polynesian Outliers as a locus of language contact, in T. Dutton and D.T. Tryon (eds), *Language contact and change in the Austronesian World*, Trends in Linguistics, Studies and Monographs 77, Mouton de Gruyter, pp. 109-139.
- NAESS Åshild, 2000. *Pileni*, Munich, Lincom Europa, Languages of the world 325.

Claire MOYSE-FAURIE

LACITO-CNRS

Roger BOULAY, 2000. *Kannibals et Vahinés. Imagerie des Mers du Sud*. Préface de Pascal Dibie, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, coll. « Carnets de Voyage », 132 p.

À travers cet ouvrage – qui accompagna l'exposition du même nom –, joli livre de format poche et de belle édition, Roger Boulay, à partir de l'exemple des stéréotypes racistes développés par l'Occident tels que nous le montre l'évolution de nos représentations à propos des Mélanésien et des Polynésien, tient à réaffirmer que la notion de race n'existe pas. Comme le rappelle Pascal Dibie (qui dirige cette collection « Carnets de Voyage ») dans sa préface : « Que les cultures existent, cela ne fait aucun doute mais l'amalgame avec ce

sinistre concept de 'races' n'est plus tolérable aujourd'hui. » (p. 11).

Ainsi, Roger Boulay nous présente de très larges extraits de la littérature écrite sur le Pacifique, depuis celle des premiers contacts avec les grands découvreurs de ces mers du Sud jusqu'aux écrits et aventures romancées qui y ont puisé leur inspiration en passant par la littérature enfantine pour « tente[r] de décaper un regard qui, s'il s'en tenait aux stéréotypes habituels, empêcherait toute rencontre authentique » (p. 16).

Après nous avoir montré comment on passe des « Indiens » de Colomb aux « sauvages » puis aux « cannibales » et comment l'évolutionnisme nous a présenté une échelle déterminant les degrés de civilisation sur laquelle les Mélanésien sont au plus bas, l'auteur nous rappelle que l'histoire des représentations de ces « Autres » de cette partie du monde tourne autour de l'opposition entre Mélanésien – archétype de l'image du « cannibal » – et Polynésien – souvent présentés à travers l'image positive de la vahiné.

Les nombreuses citations, des plus intéressantes, et présentées de façon ordonnée selon plusieurs chapitres (« le cannibal » ; « le voyage vers l'Enfer » ; « la vahiné et le voyage vers l'Eden » ; « aux antipodes » ; « le civilisé marche tête en bas » ; « la porte de la galaxie et l'espace des mondes imaginaires » ; « une image qui se construit »), illustrent les propos de l'auteur et l'aident à construire sa démonstration. À travers des citations bien choisies, il nous montre par exemple comment tous les éléments des cultures matérielles de ces « Autres » (cf. p. 37-43 le sous-chapitre « la panoplie de l'outillage cannibalistique ») sont repris dans la littérature pour les rendre encore plus sauvages. Notons aussi le chapitre sur les influences océaniques dans la littérature enfantine et les récits fantastiques en France et ailleurs. Il est des plus intéressants et illustre bien comment cette littérature a repris de nombreux lieux communs et stéréotypes sur les Océaniens pour se construire.

Enfin, cet ouvrage joliment illustré – comme l'exposition qu'il accompagnait – pourra, espérons-le, faire découvrir à un large public une autre vision de ces « Kanaks » et « Vahinés » du bout du monde.

Isabelle LEBLIC,
LACITO-CNRS

Sonia FAESSEL et Frédéric ANGLEVIEL, 2000. *Si Nouméa m'était contée... Anthologie*, Groupe de recherche en histoire océanienne contemporaine, Université de Nouvelle-Calédonie, Nouméa, Publication du GRHOC ¹ n°1, 140 p.

Cet ouvrage, joliment présenté, débute par une préface où sont expliquées les prétentions des auteurs, ainsi que les sources proposées et le traitement qu'ils disent en avoir fait. Puis suivent dix chapitres chronologiques, commençant toujours par une page où Nouméa se raconte à la première personne du singulier. Un premier chapitre de trois pages intitulé « moi, Nou-

méa » constitue une sorte d'introduction récapitulative aux dix chapitres suivants : « 1854-1870 : une naissance difficile » ; « 1870-1880 : évolution » ; « 1880-1890 : les hommes et la vie » ; « 1890-1900 : l'ennui » ; « 1900-1910 : le temps du mépris » ; « 1910-1930 : qui suis-je ? » ; « 1930-1940 : vie coloniale » ; « 1940-1950 : un coin de France » ; « 1960-2000 : une ville moderne dans le Pacifique ». Chacun de ces chapitres comprend également la présentation d'un thème : « Le problème de l'eau à Nouméa », « La musique de transportation au kiosque », « Maisons de Nouméa », « Ceux d'en face », « La vie des quartiers », « Enfances nouméennes », « C'était un p'tit train... », « Les petits commerces », « De quelles rues s'agit-il ? », « Le port ». L'ouvrage se termine par un chapitre « Nouméa, quelques repères historiques » qui se veut une sorte de conclusion-analyse des documents présentés, mais qui, par son côté lacunaire, laisse le lecteur un peu inassouvi. Puis suivent des notices biographiques sur les auteurs cités. À ce propos, on peut regretter que celle concernant Jean Guiart (p. 128) s'arrête à sa direction du département Océanie du musée de l'Homme, poste qu'il a quitté en partant à la retraite en 1991 (remplacé alors par Michel Panoff puis par Christian Coiffier en 1997) et depuis réside en Nouvelle-Calédonie. Enfin, une approche bibliographique termine l'ouvrage. La présentation du dernier chapitre, au premier abord, est plutôt déroutante car divisée en plusieurs parties dont on ne saisit pas tout de suite la logique. Ce qui fait qu'il est souvent difficile de trouver les sources des documents que l'on découvre au fil de la lecture de l'ouvrage. Ce n'est qu'en arrivant à la fin du livre que l'on s'aperçoit que les sources bibliographiques sont réparties en quatre sous-chapitres – « ouvrages de référence », « sources littéraires et iconographiques », « Nouméa », « ouvrages cités » – et que c'est dans le dernier que se trouvent les références recherchées (pp. 137-139).

Cette édition est intéressante tant par la qualité des illustrations reproduites que par la quantité des sources et documents souvent très peu connus d'un public plus large que celui des spécialistes de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie. Les auteurs ont en effet le mérite d'avoir compulsé une bibliographie importante et compilé une grande quantité d'anciennes représentations iconographiques pour en extraire ce qui concerne Nouméa au fil des ans.

On est cependant surpris par l'absence de toute une période de l'histoire de la ville. Alors que le découpage chronologique des chapitres est fait le plus souvent par décennie, le dernier chapitre est censé couvrir, selon son titre, les quarante dernières années du siècle. Mais en fait, pour cette dernière période, de loin la plus importante, seules quelques dates (1960, 1966, 1969, 1973, 1977, 1983, 1998) retiennent l'attention des auteurs, et cela sans aucune justification ! Ce dernier saut historique (1983 à 1998) est des plus osés quand on sait que cette période ne fut pas sans troubles et que ceux-ci touchèrent aussi grandement « Nouméa-la-blanche », comme on l'appelait à cette époque. Comment oublier les graffitis racistes qui fleurissaient sur tous les murs

1. Groupe de recherche en histoire océanienne contemporaine.